

# Pharaon 1923

Jean Ducreux

Roman

Label Editions RPF

Jean Ducreux est un écrivain membre de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques), de l'U.E.R.A. (Union des écrivains Rhône-Alpes Auvergne), du collectif lyonnais Ecriture Plurielle, et de l'association ligérienne 'Mots et Couleurs de la Loire'.

Photo de l'auteur © Melania AVANZATO

Création graphique © Ruxandra BESCIU

---

## **Du même auteur**

Trilogie « Des Crimes & Des Routes »

**Le Héros de la RD 311**

T1, Amazon, novembre 2017

**Le Fantôme de l'A72**

T2, Amazon, novembre 2018

**La Disparue des Tourettes**

T3, Amazon, novembre 2018

---

Ce récit est fait de cellules grises. Il est de pure fiction. En conséquence, toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ne saurait être que fortuite.

---

Editions RPF 2019 (1a)

© Jean Ducreux 2019

<http://www.ducreux.fr>

Merci à mes vaillants primo-lecteurs :  
Jacqueline, Françoise, Pauline,  
Louise, Henri et Catherine.

A Ma Mère, Minou, et à  
Mon Père, Robert, là-haut,  
Avec amour et toute  
Ma gratitude pour  
Leur soutien.



## PROLOGUE : UNE REQUÊTE MOTIVÉE

Asile de Moisselles  
Seine-et-Oise

Le 1<sup>er</sup> novembre 1933

Lettre à M. le Médecin-Général,  
Institut Psychiatrique  
Hôpital de la Pitié Salpêtrière  
13<sup>e</sup> arrondissement de Paris

Monsieur le Médecin-Général,

Je me présente : Mère Marie-des-Anges, Janine Sarah Assayegh-Kebaba pour l'état-civil. Je suis née en Alexandrie, dans une famille copte catholique très pieuse, toujours assidue à respecter les principes de notre religion et les dictats bienveillants du chef de notre église, le Patriarche d'Alexandrie, qui réside au Caire. Je ne suis arrivée en France qu'en 1903, portée par ma foi et l'amour absolu du Christ. J'avais alors dix-sept ans. C'est dire que j'ai vécu assez longtemps dans mon pays natal, et que je sais reconnaître les dires de qui l'a visité, ou pas. Je me porte donc moralement garante du document qui est joint à cette missive.

Pour commencer, vous pardonneriez, Monsieur Le Médecin-Général, la paucité de mon vocabulaire et l'hésitation de mon style épistolaire – la langue française n'est pas ma langue maternelle, même si je l'ai apprise à l'école dès mes tendres années et si je lis assidument plusieurs pages du dictionnaire chaque jour que Dieu fait – pour écouter mes modestes arguments avec votre cœur autant qu'avec votre compétence

professionnelle irréprochable. Vous êtes sans conteste l'aliéniste français dont les travaux font date aujourd'hui, depuis MM. Janet et Claude. Et puis je dois vous avouer que certaines de mes petites sœurs ici m'assistent dans ma démarche. Mon honnêteté m'y contraint tout naturellement.

Je vous écris au sujet d'un malade que nous avons chez nous, à Moisselles, du nom de Jean-Baptiste Keller. C'est pour lui, en son nom, mais sans qu'il soit explicitement consulté, que j'intercède aujourd'hui auprès de votre haute autorité, appuyée en cela par mes sœurs en Dieu, celles justement dont j'assure la direction terrestre. Voilà près de huit ans que cette personne, M. Keller, est institutionnalisée en ces lieux, sans que je sache exactement quel cheminement il a suivi dans notre système de santé mentale. Son dossier a malencontreusement disparu, et aucune des nonnes qui m'accompagnent dans ce ministère terrestre n'a su me dire par quel phénomène fâcheux une telle injustice a pu avoir lieu. J'allais utiliser le mot « méprise », mais suis convaincue que la justice divine, autant que celle des hommes, est responsable d'une telle infortune. A moins qu'il ne s'agisse d'une véritable malédiction, de quelque nature qu'elle soit.

Pour nous résumer, je ne connais pas les intentions initiales des personnes qui ont placé M. Keller ici, sous notre tutelle. Sa famille, peut-être, au motif que les troubles mentaux dont souffrait cet aliéné rendaient impossible son consentement et nécessitaient des soins immédiats, assortis d'une surveillance médicale justifiant une séquestration indéfinie ? Cette hypothèse me rend perplexe, vous le constatez bien. Elle ne me convainc pas.

De mon point de vue, effectivement, je dois dire que j'observe quotidiennement qu'il n'existe aucun risque grave d'atteinte à l'intégrité du malade dans le cas présent. Notez, s'il vous plaît que j'essaie de réagir avec mon ressenti professionnel, et non avec mon cœur de fiancée ou d'épouse du Christ, car je me trouve probablement en situation de

former un attachement à ce sujet-là. C'est du moins ce qu'estiment mes collègues sur place, qui m'y encouragent. Je tenais à le préciser avant qu'on ne m'en fasse le reproche, et que cela n'influe peut-être sur la décision finale que vous devrez rendre avant la Noël.

Je dois vous dire aussi que voici bientôt neuf années que j'œuvre au sein de l'asile d'aliénés de Moisselles, après avoir débuté en formation dans le département de la Seine à mes vingt ans, aussitôt entrée dans les ordres, d'abord dans des maisons privées, et poursuivi ma charge d'infirmière dans trois autres établissements avant ici : à l'Asile de Villejuif, puis au Service de Sûreté Henri Colin, et enfin à l'Asile de Neuilly-sur-Marne. J'ai travaillé avec MM. P. Guiraud & M. Dide, quelquefois avec les deux à la fois. Par conséquent, l'aliénation d'esprit n'a que peu de secrets pour moi, sauf votre haut respect. J'ai vu passer quantité de malades durant ma vie, et maintenant je suis la préfète de ce service. Je peux dire formellement : Jean-Baptiste Keller n'est pas un aliéné. Ou bien alors, s'il l'a été, il est maintenant guéri. Je sais pour chose sûre le fait qu'il ait été premièrement placé dans le quartier des « agités », deuxièmement chez les « dangereux », pour enfin arriver au service des « chroniques », ce qu'il n'est certes pas.

Je le répète donc plus vivement : Monsieur Keller n'est pas malade au jour où j'écris ces lignes. Cette assertion est une évidence pour moi, comme elle l'est pour toutes les infirmières (mes sœurs en Dieu) de notre aile du bâtiment, voire du service entier. Je me répète, je le vois. Aussi je vous prie de bien vouloir me pardonner cet excès d'enthousiasme, mû par la simple bienveillance à l'égard d'autrui. On peut faire de nombreux reproches à cet individu, reconnaître sa naïveté, pourfendre sa vanité, regretter sa complaisance. Mais sont-ce là des tares mentales ? Sont-ce là des crimes,

comme on a voulu le faire accroire ? Ou bien plutôt la niaiserie proverbiale d'un provincial qui découvre le monde ? Si je me hasarde à formuler un avis sur ce patient, c'est bien parce que les circonstances actuelles m'y encouragent. Les manuels destinés aux agents infirmiers ces années récentes ont été unanimement appréciés, et nous laissons aujourd'hui nombre d'observations, que nous espérons pertinentes, dans les dossiers médicaux des patients dont nous nous assurons les soins physiques et humains. Pour nous autres, personnels religieux, notre dévotion va bien au-delà de l'aspect confessionnel de notre métier (car c'en est un !). Elle prend une vocation militante. Nous nous efforçons d'être plus encore à l'écoute des malades, et pouvons effectivement constater le bienfait d'une telle démarche. Tel ou tel, livré jadis à des guichetiers laïcs durs et ignorants, voyait rapidement son état se détériorer. Aujourd'hui, grâce en soient rendues à Dieu, qui a voulu l'essor de notre Congrégation Sainte-Marie de l'Assomption, les malades sont accompagnés de meilleure manière dans leur calvaire terrestre. L'aliéné n'est pas qu'un être malfaisant, dangereux et nuisible, comme le regrettait à juste titre le Docteur Esquirol au siècle dernier. Nous disposons d'autres outils que les coups et les chaînes pour traiter ces malheureux. L'amour du Christ, la générosité, et notre élan apostolique font merveille, sans compter sur les garanties de zèle et de dévouement, de patience et de douceur naturelles à notre sexe. Bienveillance et charité valent mieux que mépris et coups de fouet, c'est une évidence incontournable. Monsieur Keller est âgé de trente ans passés, mais on lui en donnerait dix à douze de plus, et nous demandons chaque jour que Dieu fait quelles tristes épreuves il a traversées pour avoir cet air-là.

Je tiens, par la présente, à vous inviter à nous rendre visite, Monsieur le Médecin-Général, pour que vous voyiez de vos propres yeux ce dont je parle. Les choses, événements et



dramas, que relate Jean-Baptiste Keller ne sont pas billevesées, mais sont plutôt l'émanation d'un esprit sain, autant que l'est véritablement ce sujet lui-même. À cet effet, je joins ce manuscrit assez épais et le soumets à votre sagacité après une lecture attentive. C'est le récit, consigné par mes sœurs infirmières et moi-même après des semaines d'entretien avec le « malade », d'un voyage que Monsieur Keller — vous voyez, je l'appelle « Monsieur » — fit en Égypte, mon pays natal, avec ses amis, et des choses mystérieuses qui s'y passèrent, avec la conclusion que l'on sait aujourd'hui. Jean-Baptiste Keller n'a pu écrire tout cela lui-même, car, selon les consignes que l'on suit ici, il, y aurait danger qu'il utilise sa plume pour nuire à soi-même ou bien à autrui. Vous voyez, on s'efforce de respecter le règlement à la lettre.

Je vous conjure, Monsieur le Médecin-Général, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et de tous ses apôtres, de lire ces nombreuses pages avec charité et un esprit ouvert avant tout. Vous en conviendrez, j'en suis certaine : voici un homme que l'on doit libérer de son joug médical et administratif, et rendre à la vie civile séance tenante. Avec un peu de chance il parviendra à oublier toutes ces péripéties traumatisantes qu'il a traversées, en France comme à l'étranger, ou, tout au moins, à atténuer sa douleur après la perte d'êtres chers, et à passer le reste de son existence dans des conditions satisfaisantes pour tout être humain. C'est bien ce que l'on recherche, n'est-ce pas ? Et c'est une ambition qui me paraît légitime. Tout le monde doit oublier sa peur de la vie et faire son deuil, Monsieur le Médecin-Général, de choses et d'autres que l'on a vécues, et auxquelles on a survécu, vous le savez bien.

Je prie Dieu tout-puissant qu'Il vous donne la clarté de jugement qui vous permettra d'exercer une complète mansuétude en cette matière, Monsieur le Médecin-Général, et vous recommande la plus grande justesse dans votre

raisonnement. Vous resterez dans les pensées de notre communauté jusqu'à réception de votre réponse, que nous souhaitons positive. Que le Seigneur vous accompagne !

Mère Marie-des-Anges, Supérieure

Service des maladies de l'esprit — Moisselles

## CHAPITRE 1 : LE PHARAON DE LA SORBONNE

---

Récit consigné par Sœur Rosemonde,  
née Astrid Duchaussoy-Piruleta, à  
Delme,  
Alsace-Moselle, le 23 mars 1894

---

[ADP]

Bonjour, Sœur Rosemonde. Je suis à votre disposition. Vous êtes de l'est, comme moi, n'est-ce pas ? *D'Schwèster verstéht èlsàsserditsch, ja ?* Ah bon ? Peu importe. Je vais tout vous dire en bon français. Car vous voulez que je vous raconte l'affaire par le menu, n'est-ce pas ? Je suis prêt. J'ai remis mes idées en place toute cette matinée en vous attendant.

Oui, cela avait été un vrai choc, comme je vous l'annonçais en préambule. Aussi, je me rappelle tout : je me rappelle la date et ce que je faisais à l'instant même où j'ai appris sa mort. C'était le 20 avril 1923. Il faisait beau et chaud. Je descendais d'un bus à impériale et cheminais sans me presser en direction de la Sorbonne, mes livres et cahiers de cours sous le bras. J'avais le Jardin du Luxembourg dans le dos et il y avait un vendeur à la criée au coin de la rue Cujas. Il était petit et perdu au milieu des passants, — pourquoi y avait-il autant de monde dans la rue ce jour-là ? — de quelques rares automobiles et énormément de voitures à cheval sur le boulevard Saint-Michel : une nuée humaine en mouvement, comme une vague irrépressible coinçant le ressac.

Le gamin beuglait : « Grève aux usines de Levallois... Les ouvriers occupent les ateliers... Li-sez le Petit Journal ! » Je

glissai quatre sous dans sa besace sans demander mon reste et prélevai une feuille de chou du tas qu'il avait sur les bras.

– Merci M'sieur ! dit-il en regardant les pièces comme si j'étais un prince de Perse.

Et il s'éloigna chercher d'autres seigneurs sur les trottoirs. « Les revendications des ouvriers de Levallois... De-mandez le Petit Journal ! » Mais je n'étais ni prince, ni seigneur. Ce qui m'intéressait, moi, Jean-Baptiste Keller, c'était justement ce qu'il aboyait. Je voulais tout savoir du mouvement ouvrier, fasciné par l'audace des travailleurs, cinq ans seulement après la fin de la guerre. N'allaient-ils pas ruiner le pays, qui se relevait à peine des tranchées dans lesquelles l'avait enlisé le conflit ?

Je continuai à marcher, tout en lisant la une de la gazette, feuilletant ensuite distraitemment les pages intérieures. Mais j'étais frustré, je dois vous le dire : il n'y avait de rapport qu'anecdotique sur les événements en cours, et rien qui méritât qu'on s'y attarde. Mon attention fut brusquement attirée par un placard entouré de noir sur une page de gauche. J'en frémis encore aujourd'hui, comme lorsqu'on a l'un de ces chocs qui marquent votre existence et vous font grandir.

Il s'agissait du haut d'une rubrique nécrologique : un avis obituaire assez bref accompagné d'une photographie de même taille qui disait la chose suivante : « Le professeur Maxime d'Hadès, égyptologue réputé et disciple de Mariette, qui enseignait l'histoire à la Sorbonne, a été retrouvé mort hier à son domicile de Vincennes, victime d'une défaillance cardiaque. » Je ne me souviens pas précisément du reste de la notule, que je lus bien distraitemment, mais je puis dire qu'elle était élogieuse. Le cliché représentait Maxime d'Hadès, un homme très âgé au visage parcheminé, tel que nous le connaissions au quotidien en cette période de renouveau des années 1920 : un de ces portraits qui restent

dans votre mémoire à tout jamais. Et qui viennent vous hanter à intervalles réguliers, me permettrai-je d'ajouter. Je me précipitai à l'intérieur de l'Université pour y retrouver mes amis du cours de droit constitutionnel.

Tous trois attendaient à l'extérieur de l'amphithéâtre, dans un couloir sombre où la lumière du jour avait du mal à pénétrer. Nous étions quatre amis, qui paraissaient unis comme les doigts de la main (quant au pouce, j'en parlerai après). Il y avait d'abord l'inspiration intellectuelle du groupe, notre index : Charles de la Salpêtrière, un personnage frêle à la moustache fine qui rebiquait en guidon de vélo, comme pour souligner l'arrondi délicat de ses lèvres ; le majeur, Alexandre Kouzmenoff, dit Sacha, un Russe immigré, grand, massif et plus âgé — autoritaire aussi — à la moustache chevron épaisse et aux gestes déliés et assurés ; et enfin l'annulaire, Germain de Beaufort, qui devait avoir vingt-cinq ans, et qui était reconnaissable à une très fine barbe mouche sous la lèvre inférieure. Voici les quatre doigts de cette main amicale, comme je vous l'annonçais. Mais imaginez-vous une main aux doigts disparates, les uns charnus, et les autres moins ; certains délicats, un autre plus grand et plus gourd ; l'un poilu et les autres glabres ; une articulation très fine sur l'auriculaire, l'autre osseuse et difforme. Vous ne voyez pas ? C'est que je dois vous conter les uns et les autres au cours de cette année fatidique qui vit la main éclater, par les ensorcellements du pouce. Prenez patience. Mon histoire mérite qu'on la raconte, puisqu'elle m'a amené là où vous me trouvez, mais elle ne prendra toute sa dimension tragique qu'au fur et à mesure. Elle débute candidement, et se termine dans l'effroi et le sang. Vous verrez. Je vous le promets.

Nous étions quatre amis, aussi disparates que l'amoncellement hétéroclite d'un brocanteur du Marais : Germain était un moderne, toujours bien vêtu et toujours au fait des nouveautés en matière de tenue et de conversation ;

Charles avait le cachet et la patine de l'Ancien Régime, montait à cheval et considérait que la redingote était encore la mode prédominante des années 1920 ; Sacha mêlait divers styles d'habillement glanés au gré de ses pérégrinations tout au long de son exil : une cravate en cuir de Bavière, des bretelles excentriques de Poznan, des couvre-chefs de part et d'autre qui le singularisaient à chaque fois ; et moi, Keller, j'étais futile dans mon habillement, essayant d'imiter — de loin, de très loin — les uns et les autres par des oripeaux sans cesse remis au goût du jour par une couturière et des colifichets pour rehausser le tout : des boutons de manchette en or — l'or ne se démode pas — qui représentaient l'essentiel de ma fortune, du cuir un peu élimé aux pieds, certes, mais aussi une montre à gousset qui me donnait la contenance pour paraître, et cætera. Dans mon patelin, on m'appelait le « Petit Marquis » le dimanche, quand je déambulais jusqu'au *Bäckofa*, le démesuré four du boulanger où les villageois allaient cuire le plat familial. C'est une vieille tradition qui nous vient des Juifs, si vous ne le saviez pas. Il est vrai que je contrastais au milieu des loqueteux avec leurs sabots en bois de peuplier que les marchands ambulants traînaient depuis Philippsbourg. Le Petit Marquis arrivait avec sa montre à gousset, ses escarpins étincelants, ses cheveux apprêtés, et l'on s'écartait. Voyez-vous cela ! J'en ris encore. Comme j'étais fat à cette époque !

Tiens, donc. Maintenant que j'y pense : je portais aussi une impériale jusqu'aux oreilles, comme au siècle passé. Et vous me voyez imberbe, devant vous, n'est-ce pas ? Comme l'on évolue. C'est amusant. Mais je suis toujours pimpant, vous ne trouvez pas ? Même ici. Tiens, je n'y avais pas prêté attention, et cela me frappe aujourd'hui : notre système pileux était-il donc une déclaration politique pour chacun ? Autant que nos tenues ? Non, non, je ne suis plus dans mon *Dörfele*, voyons ! Je reviens aux doigts de ma main !

Suivez mon raisonnement : deux d'entre nous avaient des noms à particule, et deux faisaient mine d'adopter des vues conservatrices, sans convaincre personne. Nos barbes et moustaches en étaient le révélateur, pour Sacha et moi : lui, une grosse tache de moujik sous le nez ; moi avec cette ceinture de pelage, j'étais véritablement corseté dans des poils expansifs et drus qui m'enserraient le visage et le cachaient partiellement à la vue du monde. Germain nous observait tous deux en riant sous cape. Il était réservé et plus volontiers en retrait, mais nous écoutions toujours ses avis quand il se mêlait d'en émettre.

Mes trois amis portaient une lavallière, de façon ostentatoire et snob : sans noblesse. « Sine nobilitate », avait coutume de dire Sacha, qui se targuait de maîtriser le latin. Ils étaient lancés à corps perdu dans une conversation animée au sujet d'un spectacle de l'époque, dont j'ai oublié le nom.

– C'était féérique ! disait Charles. Rarement l'Opéra avait abrité un tel spectacle. C'était comme...

– Pas comme Diaghilev, tout de même ! intervint Sacha.

– Ces Russes s'imaginent toujours faire tout mieux que tout le monde ! ponctua Germain.

Puis ils me virent enfin, essoufflé, rouge et pantelant de ce que j'allais leur annoncer.

– Tiens, Keller se prépare pour les olympiades ?

– Vous savez la nouvelle ? demandai-je, en ignorant le commentaire caustique de Sacha.

– Quoi ? Quelle nouvelle ? fit Germain.

– Le Pharaon ! Le Pharaon est mort !

– Quoi ! Monsieur d'Hadès... Mort ? dit Charles d'un air défait.

Soudain, au mépris du chagrin de chacun, on entendit la grosse voix de Kouzmenoff proférer au-dessus de notre cercle un avis injurieux qui était l'équivalent d'un blasphème.

– C'est une blague... Ce vieux démon ne peut pas mourir !

La réaction ne se fit point attendre. Charles avait été horrifié par un tel manque de tact.

– Tais-toi ! coupa-t-il.

Mais Sacha n'en avait cure.

– Avec son haleine imprégnée de formol, sa tête de momie... Un vieux vicieux, oui... C'est tout juste si...

– Tais-toi, Sacha !

– Kouzmenoff, ferme-la, ça vaut mieux ! ajouta calmement Germain.

J'étais plus avancé qu'eux dans ma réflexion, et plus pragmatique.

– C'est pas un mauvais bougre. En tout cas, il était bon prof.

– Bon prof, tu parles ! reprit Sacha. Il m'a recalé l'an dernier. « Alexandre Kouzmenoff, vous êtes un brigand, il me disait... Vous auriez mieux fait de rester dans vos steppes natales, ou bien de conduire une voiture de louage, comme vos compatriotes ! »

Charles jeta l'éponge. J'étais d'accord : à quoi bon ?

– C'était un très chic type. Comment est-il mort ? demanda Charles.

– C'est le cœur qui a flanché, je crois, répondis-je. En tout cas, c'est ce qu'ils disent dans le journal.

– Fais-voir, Jean-Baptiste ! dit Charles très vivement.

Pendant qu'il dévorait le bout de presse, Sacha en remit un couplet, pour faire bonne mesure, mais ne rencontra que l'indifférence générale.



– Ce vieux rat n'avait pas de cœur... Il n'a pas pu flancher, c'est logique !

Et moi, je le revoyais, celui qui ne pouvait pas mourir, installé à sa chaire dans la lumière diffuse de quelques chandelles au mur, et nous dominant de toute sa stature, bien qu'il fût en bas de nous. Nous étions assis dans la salle, serrés sur nos bancs : Sacha, Charles, Germain et moi, côte à côte.

Derrière le Pharaon trônait une carte d'Égypte qui masquait une partie du tableau noir. Le professeur indiquait avec une baguette un point de la carte, et commençait à parler d'un ton passionné et presque incantatoire :

– C'est à Abydos que fut enterré Ouni, le très fidèle serviteur de Pepi I, dont je vous ai conté l'existence la semaine dernière. On peut s'étonner, vu les énormes services que Ouni...

– Ouni soit qui mal y pense ! glissa Sacha.

Je lui demandai de se taire à voix très basse. Charles était pleinement sous le charme. Et le Professeur d'Hadès poursuivit sans prétendre rien remarquer :

– Que Ouni avait rendus, et les faveurs dont il jouissait de la part de son souverain, que sa sépulture n'ait été qu'un simple mastaba. Sa vie fut une telle violation des règles de l'Ancien Empire que son repos aurait dû être en rapport avec ses mérites. A ce jour, personne ne connaît la clef de cette énigme. Nous en avons parlé avec Chabas, peu avant sa mort, et nos interprétations différaient. Personnellement, j'estime qu'il est plus plausible que Pepi II — c'est-à-dire, non pas le successeur, mais le successeur en second de Pepi I — car je vous rappelle que Ouni avait également fait montre de son dévouement sous le règne du Pharaon Mer-En-Rê — avait décidé de respecter plus strictement...

Je regardai l'assistance : bon nombre d'étudiants, dont Sacha, semblaient s'ennuyer profondément.

– ... la tradition en usage durant l’Ancien Régime. Ouni était d’origine modeste, et malgré les rangs de Prince, et de Gouverneur de la Haute-Égypte, que lui avaient attribués ces deux monarques, il n’était en fait que le simple fonctionnaire du Palais de ses débuts, selon la hiérarchie de l’époque ! De nos jours, on l’appellerait un parvenu, un arriviste... un boutiquier ! La seule concession que Pepi II ait daigné faire en sa faveur, c’est justement d’élever près de sa tombe la stèle comportant l’inscription — véritable éloge funéraire — dont vous trouverez la traduction en page 237 de vos manuels.

– Il le connaît par cœur, son bouquin ! fit Sacha.

– Tu ferais bien d’en faire autant, si tu veux être reçu ! lui murmura Germain.

La plupart des étudiants cherchèrent consciencieusement la page que le Pharaon leur avait indiquée. Devant leurs têtes baissées, soumises — étais-je le seul à le voir ? — les yeux du professeur s’allumèrent alors d’une étrange lueur :

– Mais cette récompense, si haute soit-elle, ne valait certes pas l’honneur suprême de reposer dans une sépulture digne près de la pyramide de son roi, comme c’était la coutume ! Ou celui encore plus grand de mourir avec lui, tel son esclave !

Ah, mais, vous en avez déjà terminé ? Mais je ne fais que commencer, voyons. Avez-vous tout bien noté ?

## CHAPITRE 2 : UNE FETE A LA CAMPAGNE

---

Récit consigné par Sœur Thérèse-des-  
Vosges, née Weronika Bluszcza, à  
Jarosław, Galicie, le 14 octobre 1889

---

[WB]

On donnait un feu d'artifice dans le jardin de la propriété des Salpêtrière à notre arrivée. J'entendis le bruit depuis la cabine de notre fiacre avant même de voir quoi que ce soit. Et pourtant nous n'étions pas à côté. Nous avions cheminé en train jusqu'à Vincennes, puis Sacha avait insisté sur l'utilisation d'un nouveau mode de transport, alors que j'aurais volontiers fait le trajet à pied jusqu'à l'entrée de Nogent-sur-Marne, qui n'était qu'à une lieue du boulevard extérieur. Il faisait sombre, et la petite rue de banlieue n'était illuminée par aucun éclairage au gaz. Jusqu'à la route de Nogent il y avait eu des lanternes à huile, loin des puissantes lampes à incandescence du centre de Paris. Ce qui me frappait, moi qui n'avais quasiment jamais quitté le cœur de la capitale, c'était l'aspect résolument bucolique, presque campagnard de cette rue du Grand Maréchal, à Fontenay-sous-Bois, juste avant Nogent. Mais j'ignorais que nous étions si près du Bois de Vincennes. La nuit était douce. La voie était ornée de verdure et d'arbres qui rejoignaient leurs branches au-dessus d'elle en une sorte de tonnelle. On aurait pu se croire chez moi, en Alsace, si ce n'était de la douzaine d'automobiles qui nous avaient doublés, en route, probablement, vers la même destination que nous : la fête des fiançailles de notre ami Charles de la Salpêtrière avec une inconnue. Charles voulait nous faire la surprise, et nous ne savions pas trop à quoi ou à qui nous attendre. C'était une

occasion sociale où le *dress code* stipulait qu'il fallait s'y présenter en cravate noire. Sacha et moi étions correctement habillés, capés, mais en tenue de ville. Lui portait un haut-de-forme anglais sur le crâne. Je me souviens que j'étais très irrité avant d'arriver. Seul, je serais parti avec deux bonnes heures d'avance sur l'horaire.

– Tu aurais pu te dépêcher ! Je sais qu'il ne faut jamais arriver en avance à une réception, mais de là à arriver avec une heure de retard !

Et comme d'habitude, Sacha n'en faisait qu'à sa guise, toujours perdu dans des pensées qui lui appartenaient, oublieux du monde alentour.

– Un drôle d'apache, ce Charles ! Je me demande bien où il a pu dégotter sa promesse.

– Quelquefois, Alexandre...

– Appelle-moi Sacha !

– Quelquefois, je me demande d'où tu tiens ton vocabulaire !

Sacha avait ce parler très particulier des Slaves qui maîtrisent complètement notre langue : une diction parfaite, et sans aucune syllabe élidée. Il n'aurait jamais dit « j'sais pas », par exemple, voire « ch'sais pas ». Il disait « je-ne-sais-pas », en respectant tout « e » muet se trouvant sur le chemin de son énoncé. Vous-même savez bien de quoi je parle, ma sœur. Vous êtes née en Pologne, n'est-ce pas ? Ah, j'avais raison ! Eh bien, donc, je disais : entendre Alexandre Kouzmenoff utiliser des termes argotiques réservés aux petits truands de Montmartre, aux marlous de Belleville, ou encore aux voyous de la rue de Lappe, avait de quoi ébahir.

– Evidemment, la fille d'un banquier... Voilà qui devrait suffire à redorer le blason familial. Salpêtre a dû s'incliner devant les volontés de sa chère « Maman », dont il nous rebat les oreilles à tout-va. Mais, sache ce que je pense : ton Charles

est en fait un vaurien. Il ne *vaut rien*, au sens propre comme au figuré. Plus d'argent. Trop frêle et plus de sang riche dans les veines pour racornir cette branche bien plus droit.

– Ca y est, nous sommes arrivés. Nous allons partager la c... Mais Sacha m'empêcha d'extraire mon porte-monnaie de ma poche d'un geste impératif.

– Non, laisse ! Je sais bien que tu n'es pas aussi argenté que tu voudrais le laisser paraître.

Sacha avait le don de me vexer. Ou bien étais-je trop susceptible ? En tout cas j'étais convaincu qu'il le faisait exprès.

Le fiacre nous déposa devant l'énorme perron d'une maison de maître, à gauche d'un massif de fleurs central et d'une fontaine. La demeure qui nous faisait face était très noble et magnifiquement illuminée. Quelques lézardes apparaissaient néanmoins sur le vaste mur de droite. Je me demandai un instant, en montant seul les quelques marches, si les ragots colportés par Sacha étaient fondés. On n'est pas ruiné quand on possède un tel manoir ! C'était presque un château, avec ce parc magnifiquement boisé qui l'entourait.

Sacha me rejoignit après avoir réglé le cocher, et nous pénétrâmes ensemble dans l'édifice, derrière un homme bedonnant en queue de pie et une femme belle mais tout aussi ronde en robe de soirée. Elle était très « bijoutée », comme disait mon oncle Bårdelmebs. Il s'agissait, comme nous l'apprîmes rapidement, du Marquis De Béryl et de son épouse, une théâtrreuse qui l'avait détourné des convenances de son milieu.

Dans le hall d'entrée nous fûmes invités à nous débarrasser de nos paletot et cape, que nous confiâmes à un domestique âgé en livrée, et nous déposâmes nos deux cartons d'invitation dans une corbeille tenue par un second, plus jeune.

– A propos, tu sais que « paletot » se dit de la même manière en russe ? « pal'to » ?

Je ne l'écoutais pas tout à fait, trop impressionné par tout ce que je découvrais devant moi. C'était véritablement la première fois que je sortais dans le monde.

Les Béryl étaient en train de saluer l'hôtesse, Madame de la Salpêtrière, à l'entrée du premier salon. Combien de salons y avait-il donc ? Chaque mur avait une ouverture qui débouchait sur un autre salon. Il y avait du monde bien mis partout, et leur fascinant brouhaha était la chose la plus excitante que j'aie jamais entendue depuis le bal populaire de la prise de la Bastille et le feu d'artifice place de la Bourse à Strasbourg en 1919. Je ne mens pas.

La mère de Charles était une femme d'une soixantaine d'années, dure et digne. Je me souviens que son visage était marqué par une vague tristesse. Si elle avait su ce qui allait se produire dans les semaines suivantes, elle aurait été plus désolée encore, vous allez voir. Elle échangea quelques platitudes avec les Béryl, et moi, j'aurais pu prendre des notes, tellement leur conversation me paraissait à la fois excessivement superficielle et totalement passionnante. En fait, comme je le sus plus tard, elle n'était que convenue.

– C'est un plaisir de vous voir aussi rayonnante, chère amie, lui répondit le marquis.

Béryl lâcha la main de l'hôtesse après l'avoir baisée, et fit un pas de côté pour saluer le banquier Charron, un petit homme rougeaud qui se trouvait derrière elle à sa gauche.

– Monsieur Charron, le père de Rose et le futur beau-père de Charles... Le marquis Jean de Béryl et son épouse Marguerite.

Je distinguai une nuance infime de mépris dans la voix de l'hôtesse. Était-ce parce que la Marquise était, tout à fait visiblement, une roturière ? Charron lui baisa la main à son

tour. Il fallait que j'apprenne à faire ça, moi aussi. Quel merveilleux jeu social !

– Mes compliments à vous également, Monsieur, dit finalement Béryl au banquier. Mais, où sont donc nos jeunes tourtereaux ?

L'hôtesse jeta un coup d'œil dans la salle, et finit par s'exclamer en les hélant :

– Là ! Charles ! Rose !

Je fus instantanément frappé par un éclair du ciel sans nuage quand je vis Rose Charron, laquelle indiquait d'un air pressé qu'elle était occupée, toute à ses invités. Vous m'entendez, ma sœur ! Ce fut un coup de foudre immédiat. Et d'ailleurs, y en a-t-il d'autres qu'immédiats ? Je la fixai, dans un état de quasi stupeur. Elle n'était âgée que d'une vingtaine d'années. Elle portait ses cheveux châtons assez court, mais ils atteignaient tout de même ses épaules délicates et laiteuses. Croyez-moi, elle était selon moi le parangon de la beauté : un teint merveilleux de fleur fraîche et bien tigée, une rougeur de joue qui indiquait la perfection de son sang, et le sourire d'une icône de vertu. Et puis cette force vitale qui vous amène à vous transcender quand vous l'approchez. Elle semblait me regarder avec un brin de curiosité. Était-ce du trouble que je voyais dans ses yeux ? J'eus un peu honte alors de lui professer tant d'admiration — même muette — et détournai mon regard pour scruter l'assistance, à la recherche d'une planche de salut. Où donc était mon ami Charles ? Il était perdu lui aussi dans la foule des convives, et faisait moins de manières. Il se fraya un chemin jusqu'à sa mère, salua le vieux marquis parti à sa rencontre, puis lui lâcha prestement la main dès qu'il nous aperçut, Sacha et moi. Il était très souriant, au comble de l'excitation, au seuil de cette merveilleuse soirée qui débutait pour lui : la veille du reste de sa vie en compagnie de son aimée, une famille à fonder, une lignée à perpétuer.